

Mai - juillet 1940.

Les récits de mesdames Renée SEIGNEUR et Simone LAVERNOT

Propos recueillis au mois d'octobre 2009 par Jean Pierre PARANT

Les écrits ci-dessous sont les propos authentiques qui m'ont été rapportés après plusieurs entrevues avec ces deux personnes. Celles-ci, après une relecture de leur récit, m'ont autorisé cette publication.

M^{me} Renée SEIGNEUR



J'avais à cette époque 13 ans et je me souviens très bien de ce qui s'est passé ces jours de mai 1940. C'est pour cette raison que je veux que mes souvenirs de cette période se perpétuent. Une autre personne de Huppy est dans le même cas. M^{me} Simone LAVERNOT qui était avec moi durant ces jours difficiles de 1940. Nous n'avions aucune information et nous étions loin d'imaginer que des combats se déroulaient près de Montcornet et ailleurs. Nous ne savions pas ce qui se passait en France. L'on croyait que la guerre était loin de chez nous et qu'elle n'arriverait jamais à Huppy. Nous avions confiance en nos hommes politiques, la ligne « MAGINOT » existait et celle-ci nous protégeait d'une éventuelle invasion Allemande. A l'école la devise était " Maréchal nous voilà ". Le Maréchal PETAIN était notre sauveur.

Ce sont là les premières phrases que me confia M^{me} SEIGNEUR en ce mardi 5 octobre 2009. Celle-ci me sollicita pour que je prenne en considération les dires de son amie. Quelques jours plus tard, je rencontrai M^{me} LAVERNOT qui était enchantée de pouvoir me transmettre son témoignage.

Madame Simone LAVERNOT



Le 13 mars 2013, Madame Simone LAVERNOT, décédait dans sa 89^{ème} année.

Les écrits qui suivent sont publiés suivant une succession temporelle d'évènements et sont le récit oral de M^{mes} LAVERNOT et SEIGNEUR -

Huppy, mois de mai 1940

- **Le 20 mai 1940**

M^{me} Renée SEIGNEUR

J'aperçois des morceaux de papier à moitié calcinés qui tombaient du ciel. La ville d'Abbeville était bombardée, détruite, nous n'en savions rien et nous n'avions rien entendu. Dans la journée de nombreux cyclistes passent dans le village. C'était des civils, Belges, Hollandais qui fuyaient. Ils se dirigeaient vers Rouen pour échapper aux Allemands. Ils avaient des couvertures jaunes, vertes et bleues sur le porte bagage de leur bicyclette.

Notre première évacuation

Dans la journée du 21 mai, M. le maire Louis MELLIER demande à tous les habitants de partir. Les allemands arrivaient sur Huppy. Les avions mitraillaient les convois de civils. Nous partons donc en voiture, une Citroën, à cinq de la famille LERMECHIN. C'est mon premier contact avec la dure réalité de la guerre et de ses horreurs. Une dame belge venait de voir son mari se faire tuer au croisement de la route N28 et la route de Liercourt, elle pleurait et se voyait perdue, sans argent. Son mari détenait le portefeuille et elle ne pouvait y accéder. Puis nous sommes partis quelques jours dans une ferme des environs. Le calme revenu, nous réintégrons Huppy.

M^{me} Simone LAVERNOT

Nous ne sommes pas allés très loin. Nous partons, mes parents, Gaston et Madeleine avec ma grand-mère, en direction de Villeroy à bord de la Peugeot camionnette de livraison de papa. Nous y resterons quelques jours avant de revenir sur Huppy.

- **Le 25 ou 26 mai**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Près de la Croix de Lorraine actuelle, des soldats en faction, habillés de vert avec la croix gammée sur la poitrine, viennent vers nous. Ils s'identifient comme étant des soldats Hollandais. Nous ne sommes pas dupes et nous exécutons leurs ordres : "Vous rentrez dans le village et il vous est interdit d'en sortir". Nous nous dirigeons vers le centre du village et rencontrons quelques habitants qui n'avaient pas fui. Huppy était occupé par les Allemands.

M^{me} Simone LAVERNOT

Lorsque nous revenons à Huppy nous découvrons des soldats allemands dans tout le village. Des barrages avec du matériel agricole sont en place aux entrées du village. Nous regagnons notre maison et boucherie rue de l'église.

Anecdote entre le 24 et 28 mai: Le village venait d'être bombardé et une personne de Huppy M. Eloy FREVILLE, qui habitait une des deux maisons situées route de Liercourt, là où se trouve actuellement la pharmacie, venait de décéder. M. le curé de l'époque l'abbé CAZIER ne fit pas de messe. Il procéda directement à l'inhumation au cimetière par peur d'un nouveau bombardement. Le propriétaire des maisons s'appelait M. GOSSET.

- **Le 28 mai dans la journée**

M^{me} Renée SEIGNEUR

J'entends encore ce soldat allemand, ironique, nous dire dans un mauvais français "PARIS - CALAIS - ANGLETERRE une semaine" cela m'avait marqué. Peu de temps après un certain nombre de personnes se rassemblaient dans la grange de M. et M^{me} Gaston MELLIER. Ceux-ci tenaient la boucherie-charcuterie rue de l'église. Tous enfermés dans ce local aux murs épais que l'on appellera par la suite l'abattoir. Nous

attendions dans la peur la suite des événements. Qu'allait-il se passer ? Les allemands s'étaient installés au dessus de nous dans le grenier et avaient mis en place une mitrailleuse juste derrière la lucarne.

M^{me} Simone LAVERNOT

Il était exactement 16 heures lorsque nous sommes entrés dans l'abattoir. Papa avait installé deux lits de foin au grenier et obturé la montée d'escalier, dans le cas où des obus tomberaient sur la grange, il avait fait la guerre de 14. Notre chariot était placé sur le pignon du bâtiment. C'est en montant sur celui-ci que les allemands sont entrés. Passants par la petite lucarne du grenier pour installer un poste de défense avec une mitrailleuse et autre... ? Aujourd'hui je me demande toujours, comment ils purent passer par cet endroit ? L'étroitesse de cette fenêtre ne leur a pas facilité l'accès.

L'abattoir

C'est dans cette grange, dit "l'abattoir", qui aujourd'hui fait office de remise, que fut enfermée la quarantaine de personnes du 28 mai à 16 heures jusqu'au lendemain matin 8 heures. Heure à laquelle les soldats français leur ont ouvert la porte.

Les familles présentes dans l'abattoir :

MELLIER : la grand-mère ; Gaston et Madeleine, les patrons de la boucherie ; Simone, leur fille et Marcel LERMECHIN ; Marie et Jeanne, les grand-mères ; Thérèse, la mère ; Pierrette et Jacques, ses enfants ; Renée devenue par la suite M^{me} SEIGNEUR.

BERNEUIL : M. et M^{me} ; Gisèle, Anne-Marie leurs filles.

WANDEVAL : Léon, Georgette, Pierre, Jean.

DUFOSSÉ : Georges et Marie-Louise, les parents ; Simone leur première fille et les deux autres.

FAUQUENBERG : qui était institutrice plus une amie.

DAVERGNE : une famille?

GALHAUT Maurice.

Et quelques autres personnes de passage? Nous devions être 38 personnes dans cet abattoir.

Ici commence la longue nuit d'attente. Une quarantaine de personnes est rassemblée dans cet espace réduit.

- **Le 28 mai au soir c'est l'attaque !**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Nous ne le savions pas. Des tirs de mitrailleuse, de canon. C'est le commencement d'une nuit d'angoisse. La peur à tous les instants. Nous récitons des prières, chapelet en main. La nuit fut longue, très longue, avec en plus un gros orage, des éclairs et le bruit des bottes des soldats allemands au dessus de nous! Lorsque vous avez juste 13 ans on ne peut pas oublier ces instants de doute et d'angoisse.

M^{me} Simone LAVERNOT

Des vasistas de l'abattoir on apercevait un peu ce qui se passait à l'extérieur. J'ai vu un capitaine français se faire tuer non loin de l'endroit où nous étions dans la pâture de Mathilde Poulitier qui avait quitté le village. Son chien avait hurlé toute la nuit. Nous avions peur. J'avais mon petit chien avec moi et pour éviter qu'on entende son aboiement je lui tenais la gueule. Cette nuit ce terminera à 8 heures avec l'arrivée des soldats français.

- **Le 29 mai au matin**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Coups de crosse dans la porte de l'abattoir, personne n'osait ouvrir, croyant notre dernière heure arrivée. Des soldats Français! Nous n'étions toujours pas rassurés de peur de la 5^{ème} colonne. Ils nous offrirent des

friandises, du café... et ce fut la joie et les embrassades. Hélas cette joie fut de courte durée. Il fallait quitter de nouveau Huppy. Un soldat français nous conseillait de descendre au château pour voir le Colonel. Un villageois, ayant eu connaissance de notre présence, décida d'y aller. De retour à l'abattoir, il nous rapportait les dires de ce colonel dont nous ignorions le nom... « Une grande bataille allait commencer dans la soirée du 29 mai. Ce serait sans doute le dernier combat car le matériel allait manquer et l'armée serait en déroute. Les habitants de Huppy devaient quitter le village ».

Le calvaire allait continuer. Nous devions, nous Picards, nous rendre en Bretagne, afin d'avoir le statut d'évacués et bénéficier des centres d'accueil. Nous quittons de nouveau Huppy. La famille LERMECHIN dans la Citroën, la famille MELLIER dans la Peugeot et accompagnées d'autres familles?... Direction Blangy-sur-Bresle.

M^{me} Simone LAVERNOT

C'est ce jour là que commence notre évacuation. Nous repartons dans notre Peugeot camionnette. Direction la Bretagne.

- **Notre évacuation sur les routes nous menant vers la Bretagne**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Dans un bois près de Campneuseville, en Seine-Maritime, nous subissons un premier bombardement. Ensuite, un logement nous est accordé dans ce village où nous subissons un second bombardement, le lendemain. Mr Maurice GALHAUT est blessé et vient nous annoncer la mort de Mr Marcel MELLIER. Nous restons dans ce village deux ou trois jours et reprenons ensuite notre route vers Buchy dont certaines maisons brûlent.

Les allemands progressent eux aussi vers le Sud. Nous croisons nos braves soldats français qui se dirigent vers le Nord, avec pour armes des bâtons ou des fusils sans cartouche, mal chaussés, les uniformes en lambeaux. C'est la débandade! Ils se faisaient mitrailler par les avions ennemis. A Pont de l'Arche des français minent les ponts.

Jour après jour les étapes défilent, Alençon, Fougères. A Dinan, il est mis à notre disposition un appartement rue Duguay-Trouin charmante ville dans laquelle nous restons quelques jours. Nous bénéficions du centre d'accueil et déjeunons à la prison pendant notre séjour.

Nous nous arrêtons à Saint-Brieuc suite à une panne de voiture. Nous sommes accueillis par une famille de boucher chevalin. Nous couchons dans une écurie sur la paille et, le soir, la propriétaire nous offre la soupe. Nous sommes restés quelques jours en attendant la pièce automobile. A la limite de la ville, dans un champ proche, se trouvait déjà un camp de prisonniers français entouré de fils barbelés.

M^{me} Simone LAVERNOT

A Campneuville on se retrouve dans des tranchées pour nous protéger des bombardements et des mitraillages des avions sur les colonnes d'évacués. On devait normalement retrouver la famille de Maurice GALHAUT, dont sa sœur, mais nous ne les avons pas trouvés. M. Marcel MELLIER que l'on appelait "XXXX" était d'un tempérament très curieux et c'est à cause de sa curiosité qu'il perdit la vie. Alors que tout le monde se cachait dans les tranchées, lui sortait la tête pour voir ce qui se passait et ce geste lui fut fatal. Nous avons ensuite repris la route car les allemands étaient à nos "trousses". Nous sommes passés par Buchy, Alençon, Dinan. La Citroën des LERMECHIN est tombée en panne de direction. Papa les a attendus pour continuer notre périple.

- **Notre dernière destination est un petit village des Côtes du Nord PLOURAC'H**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Notre arrivée était attendue. Un baraquement en bois spécialement monté pour les réfugiés de la Somme et pouvant abriter 40 personnes est mis à notre disposition. Il y avait là 20 lits superposés. Nous étions les seuls. Le calme était revenu dans notre troupe d'évacués. Je me souviens du lavoir au centre du village. C'était également la période de l'examen du certificat d'études et j'avais l'occasion de le passer là bas mais je

ne l'ai pas fait. Plourac'h étant à proximité de l'île de Sein, un certain jour de juin, nous nous rendîmes chez M. le Maire. Celui-ci écoutait la radio et c'est de ce village breton que nous avons entendu l'appel du Général De GAULLE sur les ondes de la BBC. Nous, habitants de Huppy, nous ne savions pas que ce Général, qui parlait à la TSF, était ce même Colonel qui à Huppy, vingt jours plus tôt, nous demandait de partir pour la Bretagne. Cet appel nous avait découragé. La guerre était terminée pour nous. Et ce Général, qui nous disait « la guerre n'est pas finie, il faut poursuivre le combat ». Nous ne savions plus ce que nous devions faire. Une réflexion m'interpelle! Comment et pourquoi nous sommes nous retrouvés vers ce centre de Plourac'h ? Tout était organisé, dans chaque ville nous étions attendus. Cela nous semblait bizarre alors que c'était la débâcle partout ou nous passions.

M^{me} Simone LAVERNOT

Je n'ai rien de concret à vous dire sur ces quelques jours en Bretagne.

- **Le retour sur Huppy mi juillet 1940**

M^{me} Renée SEIGNEUR

C'est vers la mi-juillet que nous sommes rentrés à Huppy. Avant de partir de Plourac'h il fallait faire le plein de notre Citroën. Il n'y avait pas d'essence dans le village et c'est donc M. Gaston MELLIER avec ma tante Thérèse qui sont allés à Saint Malo se ravitailler. Nous revenons en Picardie. A Senarpont nous apprenons que notre village est totalement détruit. Nous sommes inquiets, qu'allons-nous découvrir? A notre arrivée à Huppy, soulagement. Notre village n'est que partiellement détruit. Il y a des maisons pillées mais en état. Des objets partout dans les rues, des chars abandonnés. Cette bataille a meurtri le village de Huppy. Le carrefour de la route de Liercourt avec la rue de l'église n'est plus qu'un cratère. Des bombes (ou torpilles) sont tombées un peu partout. L'abattoir de M. MELLIER où nous avons passé la nuit est intact. La maison de ma grand-mère qui, autrefois, était une école tenue par des religieuses, est endommagée. Celle de son frère, rue là haut, M. Achille MARCOURT est complètement détruite. Une bombe est tombée dessus provoquant un énorme trou, épargnant miraculeusement le chien. Des pilleurs en profitent pour essayer de récupérer quelques objets. Ma grand-mère, M^{me} MAISON décide de faire évaluer les dégâts par M. ROYER, architecte de Blangy-sur-Bresle. Une fois l'autorisation de réparer obtenue, la toiture, les portes et les fenêtres sont remises en état afin de pouvoir reloger son frère et son épouse qui n'avaient plus rien. Ils se trouvaient en zone libre et revinrent après plusieurs mois de démarches, bien heureux de retrouver un toit alors qu'ils ignoraient que leur habitation était dévastée.

M^{me} Simone LAVERNOT

Lorsque nous sommes revenus de Bretagne le village était en partie détruit. En haut de la rue de l'église des maisons étaient détruites. Une "torpille" était tombée dans la mare de Mathilde POULTIER détruisant les bâtiments côté épicerie (actuelle) et soufflant toute la toiture de sa maison. Une autre était tombée devant la boucherie provoquant un très gros cratère dans le carrefour. Notre maison était très endommagée. Il n'y avait plus de fenêtre. Tous nos bâtiments furent détruits, ne restait que la grange (abattoir) dans laquelle nous avons passé la nuit de l'attaque du 28 mai. Il y avait également au début du siècle dernier, là où se trouve maintenant l'abri scolaire, un des cafés de Huppy (le village en a compté jusqu'à 22). Il appartenait à cette époque à M. DUBOUT. En 1940 cet immeuble à étage était inhabité. Il servait de dépôts pour des matériaux de cimentier. Il appartenait à M^{me} Jeanne MAISON. Il fut entièrement détruit pendant ces combats. Frappé d'alignement, il ne put être reconstruit. Un peu plus bas dans la rue de l'église les bombes avaient détruit la "charreterie" de M^{me} Victorine DUFOSSE, la grange de Germaine DACQUET. Par contre la maison de M^{me} SEIGNEUR, qui était autrefois une école, n'avez été que peu touchée.

- **Les civils et la dure réalité de la guerre**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Aujourd'hui la France et l'Allemagne sont devenues deux grandes nations amies. Les images de ces temps là restent à jamais gravées dans nos mémoires. Il est parfois bon d'en parler afin de le rappeler aux générations futures.

De mai à juillet 1940, des milliers de familles du Nord de la FRANCE évacuèrent en direction du Sud vers des zones non occupées par l'armée Allemande. Nous ne devons pas oublier toutes ces victimes civiles fuyant devant l'ennemi. On parle peu des souffrances physiques et psychologiques que subirent certaines de ces familles. Toutes ces personnes blessées, tuées, laissées sur le bord de la route. Aux enfants voyant un de leurs proches, un père, une mère, une sœur ou un frère mourir dans leurs bras ou à leurs pieds. Des scènes apocalyptiques pour de jeunes adolescents laissant pour certains des plaies physiques et psychologiques. Mon mari a malheureusement vécu ces situations lors de l'évacuation. Il était présent avec ses parents à la gare de Dreux lors du bombardement du 9 juin 1940. Ce jour là il y eu une centaine de morts civils. Ce fut un carnage. Certains membres prirent le chemin du retour en ayant laissé un ou plusieurs des leurs, sur le bord de la route. Un retour dans l'angoisse, le désespoir et le déchirement d'avoir perdu et laissé un être cher. Toutes ces familles de civils devaient faire face à ces images de morts, d'apocalypse et reprendre seules le goût à la vie.

- **Les premiers mois de l'occupation dans le village**

M^{me} Renée SEIGNEUR

Les allemands avaient réquisitionné maisons et châteaux du village. Celui de M. CANNET, qui était conseiller municipal, fut occupé par les allemands. Ils y avaient créé leur intendance. Ils avaient vidé les meubles et literies et avaient fait un dépôt dans le chemin vert. A la demande des autorités Allemandes le maire Louis MELLIER avait formulé, contraint et forcé, une demande de main d'œuvre féminine pour l'épluchage et la cuisson des pommes de terre. Cinq à six dames du village réalisèrent cette tâche. A la ferme de M. DUMONT des chambres étaient également réquisitionnées. Ma maison, route de Liercourt n'était pas occupée. Elle était remplie de meubles que des personnes d'Abbeville avaient déposés en évacuant. Savez vous que cette maison était autrefois une école ? Beaucoup de gens l'ignorent.

A Abbeville la Somme servait de frontière. C'est pour cette raison que nous allions à Blangy-sur-Bresle pour faire notre ravitaillement. Pour se rendre dans la capitale du Ponthieu il fallait un laissez-passer (ausweis) que les autorités allemandes donnaient au compte goutte.

Un camp de prisonniers français fut créé au château. Un certains nombre d'entre eux allaient travailler dans les fermes de Huppy. Nous en avons trois. Ils venaient du sud de la France. Je me rappelle des noms de deux d'entre eux: François PAYS, Paul DEBESSE qui s'évada et un troisième Jean Marie mais le nom? Nous avons dans la famille LERMECHIN, Henri. Il fut fait prisonnier dans le département de l'Orne puis transféré en Autriche où il y restera environ un an et demi avant d'être libéré. Les accords entre le gouvernement de Vichy et les autorités d'occupations avaient permis des échanges dans le cadre de la S T O (Service du Travail Obligatoire).

M^{me} Simone LAVERNOT

Un camp de prisonniers français fut installé au château. Certains d'entre eux venaient travailler dans les fermes. Chez nous à la boucherie il en est venu trois. Je me rappelle bien de leur prénom: Jean Marie, Jean Baptiste ils étaient de la région de Lourdes. Le troisième, le prénom m'échappe, c'était un breton, il venait de Coëtquidan. Ils sont restés environ trois mois. Les Allemands avaient réquisitionné le château de M. CANNET. Il avait trouvé logis chez M. Louis BOUCHER père de Mme Marie Thérèse HETROY. Il logeait également M. Armand THIBAUT le futur Maire de Huppy. La population s'accommodait à la situation. Tout le monde s'entraidait.

Ceux sont là les récits vécus de:

M^{me} Renée SEIGNEUR et M^{me} Simone LAVERNOT

Je les remercie de leurs témoignages et du temps qu'elles m'ont consacré